

Les pneus collent sur le goudron
Sur le ruban noir brûlant émaillé de taches de lumière que
bordent les troncs de la forêt comme un clavier de piano
Je passe la troisième
Et la radio me fait du boogie woogie
Celui de Jimmy Yancey

Et c'est une euphorie parce qu'
À cet instant précis
Et pour un bref moment
Je bouge
Sur ce tout à sa place

Viens
Laissons les se régaler de ce monde nouveau
Partons
Nous ne sommes plus chez nous
Emportons nos sentiers
Nos ombres nos silences nos fleurs et nos oiseaux
Ils n'en ont plus besoin
Enfonçons nous dans les halliers survivants
Là où il y aura de la mousse et des chevreuils
Et des myosotis
Et toutes ces choses qui leur sont inutiles
Peut-être
Nous laisseront-ils
Le temps de nous dissoudre
Ailleurs

Dire "loin"
C'est activer un aimant
C'est tout de suite chevaucher les cumulus
C'est s'envelopper dans le vent
C'est
Partir
Pour le seul plaisir d'aller
Et de
Surtout
Ne plus jamais
Arriver

Le soleil luit
La fougère cuit
Et l'humain nuit
C'est ainsi
C'est un passage
Demain
Le soleil sera sage
La fougère aura pris de l'âge
Et pour l'humain
La nature aura fait le ménage

On fut
Et voilà qu'on ne sera plus
Bientôt
Qu'est ce que ça veut dire
Bientôt
Il n'y a qu'une succession de maintenant présents déjà passés
Entre quand je fus
Et quand je ne serai plus
Il ne sera rien arrivé
Des péripéties
Précipitées
Nous n'aurons pas vu le bout de l'univers
Nous ne saurons même pas ce que c'est
Et quand nous ne serons plus
Nous n'en saurons pas plus

À trois heures dix
Le réveil
Sur la table de nuit
Se fige comme un cube de glace
Je le vois pour la première fois
Entre lui et moi
Une froide évidence
Une proximité distante et figée
Il est l'autre
Incalculable comme le quantique
Et moi je suis
Allochtone
Heimatlos
Et nous n'avons rien à nous dire
Dans son monde cyclique
Les ventres ouverts dégoulinent
Et les jambes volent comme des éclats de missile
Dans son Monde
Des gens dorment dans la rue et d'autres en orbite
Dans son monde
La famine rôde pour nourrir des egos
Et
Chaque fois que je veux chanter
Je vomis

Sa peau est fripée ?
La belle affaire
la soie aussi dont elle est nipée
Ses seins pendent ?
La belle affaire
Est ce qu'encore moi je bande ?
Son ventre plisse
La belle affaire
Mes tifs blanchissent
Ses fesses mollissent
La belle affaire
Elles sont douces à mon appendice
Elle est toute ridée ?
La belle affaire
C'est sa vie là gravée
Elle est flamande ?
La belle affaire
Pourvu que mon coeur se fende

□

Il faut aller au delà
Plus loin
Derrière la limite
Derrière la proposition de fin
Le chemin n'a pas de bout
Même s'il devient sentier
Même s'il tourne derrière les fourrés
Son secret appelle les quadriceps épuisés
Aller voir

Encore vivre demain
Même si
Comme d'habitude
Il n'y a rien

Nous sommes apatrides
Semés par hasard
Aux quatre vents d'un tourbillon fou
Nous germons quelque part
Le temps de fleurir
De reproduire
De faner
D'être emportés par la rafale noire
Et d'être déposés dans le grand trou à possibles
Dans l'incrédulité
En attente du prochain coup de bise sur des particules
recomposées
Qui emportera quoi ?
Un autre

Déjà

La guerre

Fait partie du paysage

La COVID se fait discrète sur l'étagère

Le paquebot coule

Dans le salon

La gentry

Danse

On pourrait
Comme jadis
S'asseoir en rond
Se tenir les mains
En regardant danser la flamme

Mais
Tant sont assis
Dispersés
Les mains hébétées
Parmi les gravats
Sans plus de passé
Sans même encore regarder la flamme
Sauvage
Qui ravage
Et efface
Le chemin parcouru

Il leur reste juste
Un demain
Incertain
Et l'existence
Nue

Les sorbiers titubaient
Mais ils ont pris la nuit
Et la pluie
De toutes leurs racines
Et les sorbes palotes
S'écarlatent enfin
L'eau se fait sève et résine
Et l'épicéa soiffard
Retrouve un peu du sourire des jours de brouillard

Toujours
La vie est une attente

Le soleil clignote
Les nuages sont paupières
Le vent les fait battre
C'est une respiration du ciel
C'est systole et diastole du verger des dieux

Panta rei

Si vite

C'est doux
La nuit d'août
C'est une rime facile
Mais une tendresse tactile
Autour d'une lune comme un nombril

C'est
Une patte de chat
Une caresse
Un velours de vol de chouette
Une fourrure de souris angora

Elle se couche lentement sur le jour qui tarde à s'éteindre
Elle frôle avec la volupté des chairs clandestines
Elle écoule l'amour
Elle bannit le sommeil

C'est nu
Sur un lit d'indolence
Devant une fenêtre ouverte
Qu'il faut l'accueillir
Jusqu'à l'aube
Précoce

J'ai beau perdre mon regard dans le ciel
Ça ne m'aide pas à m'envoler
Je ne croiserai plus la grue cendrée au long cours
Ni même le vol des hirondelles vacancières
Je colle
J'ai déjà les pieds qui s'enfoncent dans l'humus
Je ne parle plus aux oiseaux
Je cause aux mulots
Et aux racines
Et aux animalcules qui crapahutent sous les herbes
Autant faire déjà connaissance

Ils n'ont pas l'air de bien s'entendre
Pourtant Ils se parlent
Mais
S'entendent-ils
Ou s'écoutent-ils répondre
Se parlent-ils
Ou monologuent - ils ?
Les deux sans doute
Ça s'entrechoque
Comme le gazouillis territorial des passereaux
C'est le frottement chuinté de la terre sur l'espace
C'est le son de la mousse improbable poussée sur la cendre

Le soleil se lève quand même
Les éphémères dansent quand même
Et le bleu d'azulejos s'appuie quand même sur le vert de la
mousse terrestre
Ce n'est pas parce que les primates s'étripent que le monde
cesse d'être le monde
Derrière ma vitre une libellule fait la danse des sept voiles
En vol stationnaire
Et ses yeux d'émeraude taillée se plantent dans les miens
Elle s'en sert pour me dire
Et toi ?
Ça va quand même ?

Il n'y a plus de magie dans mes mots
Ils disent ce qu'ils disent
Sans plus
Et c'est triste comme des Lego
Et ils s'emboîtent pour faire des phrases
Qui décrivent
Ou pire
Qui expliquent
Ils ont égaré leur archet
Celui qui les faisait chanter cui-cui
Il ne se prononcent que sur l'ennui
Qu'on les bâillonne !

Elle vit toujours
Quelque part de l'autre côté d'une mer de champs de
betteraves
Du moins
C'est ce qu'on me dit
Mais elle est morte dans cette même peau vivante
Et dans ma tête
Pour moi
Je dois organiser ses funérailles
...
La présente tient lieu de faire part

C'est le grand silence des ciels de chauves-souris

C'est la vie vive qui virevolte

Et vit parce qu'elle tue

vite

Sur un fond diopside de fin de crépuscule et de naissance de la
grande tenture mortuaire

Le manteau splendide et inconcevable de Nyx

Partout
Il y a l'orage des hommes
Et leurs tempêtes imbéciles
Mais dans mon verger
Ce soir de soleil doré d'août
Il y a
Au moins en apparence
Le besoin de tendresse

Dans mon verger
Il y a
Le besoin des vieux arbres penchés dont l'écorce toute ridée
appelle ma main
Le besoin d'une tête sur mon épaule
Le besoin qu'ont les flocons de nuages d'embarquer le regard
Viendras-tu t'asseoir contre moi sur l'herbe sèche et les
regarder jusqu'à ce que les pipistrelles nous sonnent la fin du
jour ?

L'hirondelle
C'est la flèche et l'arc
La plume d'un scribe
Le vivant vif calligraphié du bleu du ciel
Pourtant
Elle fait ses valises
Elle va se faire la malle
Elle va se réconcilier avec la ligne droite
À perte de vue rectiligne interminable
Vers sa seconde résidence

